

## **L'ORIGINALITÉ DE LEON-BAPTISTE ALBERTI**

Un destin singulier a accompagné Alberti dès sa naissance, car cet enfant illégitime, membre d'une des plus grandes familles florentines, naquit à Gênes en 1404 et ne put vivre pour ainsi dire jamais dans la Toscane de ses pères. Ce destin, Alberti l'assuma entièrement et de façon consciente, vivant avec naturel - semble-t-il -, une vie sans frontières tout en se passionnant profondément pour le sort politique de sa ville perdue. Son profil intellectuel, en tout cas, est assez strictement lié à sa biographie. Alberti, en effet, à première vue, a vécu au hasard des circonstances, sans jamais occuper de positions sociales importantes : visiblement il ne les a même pas convoitées. Tout au long du chemin sinueux et comme imprévu qu'il a parcouru, il a néanmoins laissé les traces multiples d'un génie qui l'a imposé comme mathématicien et philosophe, homme de lettres et architecte. Il est vrai qu'il a vécu à une époque où il était humainement possible, et même culturellement souhaité, d'être tout cela à la fois. Si l'on cède au désir de le définir en un mot, on le qualifie d'humaniste, et en effet, nul à son époque ne l'a été de façon aussi large et engagée. Pourtant il a été quelque chose de plus : ce qui lui a valu, auprès de certains critiques, le titre d'homme universel,

Laurent Alberti, son père, avait été condamné à l'exil en 1401, avec l'obligation de s'établir au moins à 180 milles de sa patrie florentine. Il était le dernier des cinq fils d'un des membres les plus célèbres de ce lignage, Benoît, lequel avait joué un rôle politique de premier plan dans la trouble conjoncture des Ciompi (1378). Benoît s'était retrouvé impliqué dans l'exécution capitale du chef des Albizzi - la puissante famille des « Grands », opposée au parti populaire dont les Alberti faisaient partie. Dès que les « Grands » purent reconquérir le pouvoir, les Albizzi firent tout leur possible pour se venger des Alberti. Exilé, Benoît fut le premier à abandonner Florence ; il se rendit en pèlerinage au Saint-Sépulcre et mourut l'année suivante à Rhodes (1388). De 1387 à 1412, le gouvernement des Albizzi s'acharna sans discontinuer contre

les Alberti, par une série de vexations successives. Sans doute parce que ceux-ci étaient très riches et puissants, les coups les plus durs semblaient de mise contre eux. Mais aussi parce que certains membres de la famille Alberti aggravèrent leur situation en participant à des complots dirigés contre le régime des Albizzi. La ville de Florence, agitée depuis bientôt deux siècles par de cruelles et parfois sanglantes discordes intestines, était lasse et résignée à accepter un gouvernement plus stable. Les Albizzi en profitèrent et l'on peut affirmer que leur domination de presque un demi-siècle ininterrompu représenta la première véritable seigneurie de la capitale toscane, modèle et prélude de celle des Médicis.

Le jeune Léon-Baptiste (ou plutôt Baptiste, le premier prénom étant une addition tardive d'inspiration humaniste) fut marqué à jamais par ces événements. Il avait six ans, en 1412, quand son père s'installa à Venise pour prendre la direction de la filiale commerciale de la famille Alberti dans la lagune. Mais l'exil dura très longtemps, car les Alberti obtinrent la permission de regagner Florence seulement en 1428. Il y avait déjà plusieurs années que Laurent était mort, en 1421, et l'année suivante Léon-Baptiste avait perdu aussi son tuteur, l'oncle Richard. Sans aucun doute ses dons avaient été reconnus dès son enfance, puisque son père n'avait pas hésité à le mettre en pension à Padoue, dans un des collèges les plus réputés, dès l'âge de onze ans. Il était resté dans cette école - dirigée par le célèbre humaniste Gasparino Barsizza - jusqu'en 1418, y apprenant parfaitement le grec et surtout le latin. En 1420, il fut inscrit en droit à l'Université de Bologne, où il poursuivit sans grand enthousiasme des études juridiques, les délaissant volontiers pour se consacrer aux lettres et aux mathématiques.

La décennie 1421-1430 a été décisive pour la vie et la carrière d'Alberti. Ayant perdu son père et son tuteur, il eut des ennuis avec sa famille, probablement pour des motifs d'héritage, et éprouva même des difficultés économiques. En 1425, il composa sa première oeuvre littéraire, la comédie intitulée *Philodoxeos* : mais ses études juridiques n'avançaient guère et ses relations féminines n'étaient pas des plus heureuses. Un membre de sa famille, Alberto Alberti, se trouvait alors à Bologne comme protonotaire apostolique et trésorier pontifical. L'aide et le soutien que ce prélat accorda au jeune Léon-Baptiste ne furent pas sans conséquences. C'est sans doute grâce à lui que son jeune protégé acheva ses études et obtint le doctorat en droit canon en 1428. Déçu par ses rapports avec les femmes - que par la suite il dédaigna obstinément - il se laissa persuader de faire une carrière dans la bureaucratie de l'Église et de recevoir les ordres mineurs (il ne devint jamais prêtre, semble-t-il, mais seulement diacre). Pourtant peu de membres du clergé de son époque ont témoigné dans leur oeuvre d'une animosité si évidente pour ceux qui appartenaient à son état. D'ailleurs, Alberti n'a jamais fait place dans sa vie à la piété chrétienne et rien ne signale chez lui une quelconque adhésion aux

institutions ecclésiastiques. Pourtant il allait passer la plus grande partie de son existence dans l'administration pontificale.

Il est évident que l'Église fut pour lui l'appareil apte à lui offrir le support nécessaire et souhaité pour une activité personnelle d'intellectuel - la seule qui lui tint à cœur. Aussi allergique aux croyances catholiques qu'aux préoccupations pastorales, Alberti ne voulut jamais la moindre responsabilité ecclésiastique ; il se contenta d'un poste de secrétaire et de quelques bénéfices fort modestes. Délibérément il refusa d'avancer dans la carrière ecclésiastique, bien qu'il ait côtoyé longtemps des papes, des cardinaux et de hauts dignitaires de l'Église et que, sur le plan personnel, il ait été l'ami de certains d'entre eux. Ce *modus vivendi* assez particulier fut le choix auquel il se tint avec rigueur jusqu'à sa mort. A certains égards son comportement est un peu celui d'un libertin avant la lettre. Le milieu ecclésiastique italien, et en particulier celui de la Curie pontificale, s'y prêtait d'ailleurs. A commencer par des papes comme Nicolas V et Pie II - ceux justement dont Alberti fut le plus proche - les prélats italiens étaient souvent des humanistes convaincus. Leur Cour était un milieu ouvert et assez mondain où un intellectuel pouvait aisément satisfaire ses exigences et nouer des rapports de très haut niveau, du domaine artistique à celui de l'érudition et de la science. Alberti sut s'y acclimater et s'en faire apprécier, tout en réussissant à produire une oeuvre où ne s'aperçoit nulle part la marque de la religion.

Cette attitude qui peut paraître singulière n'était pas exceptionnelle dans le climat culturel italien du XV<sup>e</sup> siècle. Les théologiens et les hommes épris de spiritualité n'y manquaient certes pas. Toutefois, dans les premières décennies du XV<sup>e</sup> siècle, on était déjà à la quatrième génération au moins du mouvement humaniste - après celles de Pétrarque (1304-1374), de Coluccio Salutati (1331-1406) et de Leonardo Bruni (1370-1444). L'humanisme de la Péninsule s'était progressivement laïcisé et affranchi en bonne partie de l'emprise éthique chrétienne traditionnelle. Les valeurs mondaines et terrestres avaient obtenu assez largement leur droit de cité culturel et moral. Non seulement la nouvelle mode mais on peut dire la nouvelle religion était devenue celle des auteurs classiques, dont on s'abreuvait plus que des Pères ou des Docteurs de l'Église. Les ouvrages et la pensée des Anciens n'étaient pas admirés uniquement pour leur langue mais encore plus sans doute pour leur contenu, pour la façon dont y étaient traités les problèmes et les aspirations des hommes.

Il n'est donc pas exagéré d'affirmer que dans l'Italie du XV<sup>e</sup> siècle coexistaient deux cultures. Même si celle des humanistes était le propre d'une minorité, cette minorité constituait en même temps l'élite du monde de la culture et les hommes d'Église eux-mêmes s'y intégraient sans scrupules. La situation était ainsi caractérisée, plutôt que par une coexistence, par une sorte de symbiose assez généralisée. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y eut pas des humanistes quelque peu frondeurs à l'égard de la religion, tout comme il y en

eut d'autres qui s'employèrent à harmoniser l'héritage ancien avec les croyances chrétiennes. Sans doute Alberti vécut-il au moment où la situation était encore la plus ouverte. En effet, dans un premier moment, à l'époque de Pétrarque et de Salutati, la conscience des valeurs chrétiennes semblait l'emporter sur l'engouement pour l'Antiquité. Au contraire, après 1450-1460, le souci d'éviter l'affrontement entre humanisme et théologie amena le premier à se montrer beaucoup plus souple à l'égard des exigences de la deuxième. La personnalité la plus caractéristique de cette phase tardive est celle de Marsile Ficin (1433-1499), qui se donna pour mission de concilier en profondeur le platonisme et la Révélation.

Léon-Baptiste Alberti a vécu dans la phase intermédiaire, celle qui a vu se développer dans la Péninsule l'humanisme dans sa forme la plus originale. Certes, même pendant cette période - que l'on peut situer entre 1430 et 1460 environ - on ne mit guère au premier plan les contrastes sous-jacents, ni du côté des théologiens ni du côté de leurs interlocuteurs laïques et l'on ne peut pas dire que même dans cette conjoncture l'humanisme soit parvenu à se faire antichrétien. Pourtant, sans aucun doute, c'est alors que le culte de l'Antiquité se manifesta de la façon la plus large et la plus aiguë à travers les villes d'Italie. Au cœur de cette atmosphère culturelle, Alberti apparaît comme celui qui a le mieux et le plus vigoureusement incarné cette culture indépendante, on pourrait même dire intransigeante, sûre d'elle-même et de ses revendications.

L'humanisme d'Alberti peut néanmoins être aisément distingué, même à l'intérieur de cette conjoncture, par des traits assez fortement marqués. Qu'on se réfère par exemple à l'œuvre la plus significative d'un de ses contemporains, le traité *Du plaisir* de Laurent Valla (1405-1457). Valla s'essaie d'abord à concilier la vision des Stoïciens avec celle d'Épicure, pour ensuite harmoniser l'une et l'autre avec celle du christianisme. Son ouvrage s'achève en effet sur la description des joies du bienheureux au cours de son ascension vers le Paradis et une fois parvenu dans le Royaume céleste. Il est assez malaisé de mesurer jusqu'où, chez Valla, la perspective chrétienne s'est habillée et pénétrée de plaisirs sensibles et corporels et jusqu'où les survivances du paganisme ancien sont finalement coiffées par le spiritualisme religieux. Valla, d'autre part, est celui qui n'a pas hésité à démasquer la supercherie de la fausse Donation territoriale attribuée à l'empereur Constantin le Grand en faveur du souverain pontife et de ses successeurs.

Dans le traité *Du plaisir* Valla évoque avec conviction le triomphe de l'âme au Paradis, sa rencontre joyeuse avec les anges, les saints, la Vierge et le Christ. Un tel discours est tout à fait étranger à Léon-Baptiste Alberti qui, dans ses nombreux ouvrages, ne nomme jamais ni les saints, ni la Vierge ni le Sauveur. Il se borne à parler très sobrement de Dieu, qu'il a une certaine tendance à concevoir d'une manière pas tellement éloignée d'une autre réalité

créatrice et souveraine : la Nature. Ainsi dans l'attitude d'Alberti à l'égard de la religion, il faut distinguer au moins trois aspects : un dédain manifeste et accentué pour les prélats, un refus obstiné de mélanger tant soit peu des éléments d'origine chrétienne et l'articulation de sa pensée et enfin la réduction du culte à un hommage très dépouillé à la Divinité. Les intermédiaires traditionnels entre Dieu et les hommes sont volontairement ignorés (sauf dans l'évocation grotesque du *Momus*), les pratiques plus ou moins superstitieuses du peuple méprisées, les moines - si présents et même envahissants à son époque - confinés dans des monastères à l'extérieur des villes. La rigueur de son attitude se manifeste jusque dans le vocabulaire, car il évite soigneusement de parler d'églises : il préfère le terme de temples.

Il est d'ailleurs tout à fait instructif d'observer comment il conçoit les édifices consacrés au culte. En tant qu'artiste il en a édifié ou réaménagé plusieurs, qui ont représenté une véritable étape dans l'évolution de l'architecture religieuse de son époque et de l'Europe entière. Mais sans aucun doute il n'a pas pu réaliser à cause des compréhensibles résistances ecclésiastiques le modèle idéal qu'il décrit dans son traité théorique. Alberti y soutient que le déploiement de la magnificence architecturale est le principal moyen d'entretenir et d'exalter le sentiment du sacré et la vénération de la divinité. Le temple devrait être aussi beau et orné que possible afin que celui qui y pénètre soit saisi de stupeur et d'admiration et se persuade que le lieu est digne de Dieu. Des tableaux, des statues et des maximes morales offertes à la vue de tous devraient y jouer un puissant rôle pédagogique ; l'intérieur devrait être plongé dans une pénombre entrecoupée par la lumière des cierges. Tout devrait y être élégant et sévère : projection d'une sensibilité religieuse à la fois laïque et intellectualisée, certes très éloignée de la piété populaire de ses contemporains et tout autrement orientée que la ferveur chrétienne.

Le fait est que sur le plan éthique comme sur celui de la production artistique Léon-Baptiste Alberti n'est pas moins sensible aux problèmes de la forme qu'à ceux du contenu. Il raisonne et il crée d'une façon radicalement achrétienne, comme si la distinction entre l'âme et le corps, entre l'esprit et la matière, entre l'homme et la cité n'avait pas de sens pour lui. Sa vision n'est pas du tout spiritualiste. Sa conception est globale et circulaire, comme si on ne pouvait et surtout on ne devait scinder ce qui est de ce qui doit être. L'extériorité n'a pour lui rien d'inférieur par rapport à l'intériorité : les valeurs du monde sont celles de l'homme et réciproquement. L'ouvrage dans lequel il a sans doute exprimé de la façon la plus complète cette approche de la réalité est le traité sur *La famille*, où il écrit notamment : « Disons donc qu'à l'homme a été donnée la vie pour se servir des choses, pour être vertueux et devenir heureux. Or celui qui pourra être défini heureux sera aussi bon à l'égard des hommes comme celui qui est bon par rapport aux hommes est en même temps agréable à Dieu ; tandis que celui qui emploie mal les choses nuit aux hommes

et déplaît à Dieu ; sot est celui qui s'estime heureux quand il ne plaît pas à la divinité » (I. 11, p. 134 de l'édition de C. Grayson).

Son activité d'architecte mise à part, Léon-Baptiste Alberti a été l'auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages, en italien aussi bien qu'en latin, qui peuvent se regrouper les uns autour des problèmes artistiques, les autres autour des questions éthico-politiques. Son traité *De la peinture* (1435) aussi bien que son traité d'architecture (*De re aedificatoria*, achevé en 1449) constituent des points de référence essentiels pour la théorie et la pratique de ces deux arts. Du côté des oeuvres morales, après les trois livres sur *La famille* (1432-1434 ; un quatrième y sera ajouté en 1441), il faut citer surtout le *Teogenio* (1441), le *De tranquillitate animi*, composé entre 1439 et 1443, le *Momus* (1443 environ) et le *De iciarchia* (1470). Sauf l'avant-dernier tous ces écrits sont en italien et privilégient la forme du dialogue. N'oublions pas les *Intercoenales*, série de courts dialogues rédigés en latin à des dates différentes à partir de 1437 environ. Ils sont en effet souvent autobiographiques et l'auteur y formule une philosophie de la vie assez désabusée et pessimiste.

Les rapports entre la composition de ces ouvrages et les vicissitudes de leur auteur ne sont pas très bien connus : suffisamment, toutefois, pour affirmer que de nombreuses pages de Léon-Baptiste Alberti reflètent sa vie personnelle et les passions qui l'ont agitée. Dans *La famille* - le plus important des dialogues en italien - on retrouve beaucoup d'échos de ces péripéties, d'autant que l'ouvrage voulait aussi sans doute être une célébration du lignage auquel appartenait l'auteur. Alberti a su trouver là un point de jointure entre la description de la famille bourgeoise florentine et l'évocation idéale de son propre milieu familial. Il a su aussi utiliser les ressources du dialogue pour affronter plusieurs débats délicats, concernant tant la politique que les comportements sociaux. En principe il se réclame de l'*Economique* de Xénophon, mais son analyse est tellement d'actualité que l'ouvrage grec demeure une référence lointaine. On ne peut pas ranger non plus cet ouvrage d'Alberti parmi les nombreuses chroniques familiales (*Ricordi, ricordanze*) dans lesquelles les bourgeois de Florence surtout, mais aussi d'autres villes du centre et du nord de l'Italie, condensaient leurs expériences existentielles à l'intention de leurs enfants.

*La famille* se présente comme une analyse à peu près complète de tous les problèmes d'une famille installée en milieu citadin dans un régime républicain : du mariage à l'éducation des enfants et de la gestion économique aux rapports sociaux. Alberti n'hésite pas à choisir un type de famille bien précis : celui du marchand international aisé, si répandu à son époque dans les villes de la Péninsule et pas seulement à Florence. Sans aucun doute on peut retrouver en filigrane, à travers ces pages, le portrait des Alberti eux-mêmes, d'autant plus que les protagonistes du dialogue ne sont pas des personnages fictifs mais des contemporains et des proches parents de l'auteur. Ce qui se

conçoit aisément de la part d'un homme très attaché à son milieu familial au cours de son enfance et de sa jeunesse d'exilé et qui ne s'était pas formé un foyer propre. Mais le choix social de l'auteur n'en est pas moins conscient et voulu. Alberti en effet nous présente un milieu désormais solidement assis, qui s'est affirmé au prix de bien des expériences jusqu'à atteindre un achèvement quasi idéal. Ce qui correspond sans doute à l'habitude chère à l'auteur de rechercher des prototypes, sociaux ou artistiques, auxquels pouvoir adhérer ou se référer fermement. Mais en l'occurrence Alberti a bien saisi une réalité de longue durée, car ce modèle familial perdurera dans la société italienne au moins du XIVe au XVIIe siècle. En tout cas l'auteur le décrit comme celui d'un groupe solide et pratiquement autosuffisant, à l'intérieur duquel les rôles sont bien fixés et les valeurs sous-jacentes dignes de demeurer immuables. Son dialogue peut donc être considéré comme un traité sociologique : des historiens ont même identifié dans certaines de ses pages le profil conscient du capitaliste marchand.

On ne s'en étonnera pas si l'on prête attention à la façon dont Alberti exalte la valeur du temps et en précise la nature. Bien que quelques anticipations en ce sens ne manquent pas, sa position à cet égard semble tout à fait novatrice. Si dans la culture ecclésiastique le temps accordé à chaque homme n'apparaissait pas uniquement labile mais aussi précieux, c'était dans la mesure où il était employé pour accumuler les mérites pour l'au-delà. Alberti, pour sa part, ne se borne pas à le considérer dans une optique uniquement terrestre. Il y voit la dimension essentielle de chacun, celle dans laquelle et par laquelle l'homme se réalise. Ce dernier, affirme-t-il, est loin d'être constitué seulement d'une âme et d'un corps : son essence comporte le temps. Or le temps n'est pas une continuité pure et simple ou amorphe mais un champ d'énergies qui donnent sa consistance à la trame temporelle. En d'autres termes le temps est activité et exploitation intensive de la durée : c'est à chacun de le valoriser de la façon la plus adroite et systématique possible pour atteindre des buts productifs. L'homme peut et doit maîtriser son temps, qui est non seulement son bien propre mais la matière première qui le constitue.

A l'instar des autres valeurs célébrées dans le traité sur *La famille*, le temps ainsi conçu est la traduction consciente et théorique de la façon dont les marchands le concevaient et implicitement l'exprimaient. Les marchands du XVe siècle - comme au moins ceux du siècle précédent - pratiquaient leur négoce comme une suite ininterrompue d'investissements et considéraient explicitement comme « mort » le capital qui restait inutilisé ou dont le recouvrement se faisait attendre trop longtemps. La vision du temps chez Alberti n'est d'ailleurs pas la seule qui se rattache à l'ensemble des valeurs qui inspiraient et soutenaient le comportement des marchands internationaux italiens. Le critère suprême qui préside à tous les choix des membres de la famille décrite par Alberti est l'acquisition du profit et de l'honneur. L'un ne va pas sans

l'autre car les richesses engendrant le prestige, la réputation n'est pas un bien purement moral mais tangible et monnayable dans le cadre social.

Il faut souligner à cet égard que, si d'un côté le but de l'individu est le déploiement de ses énergies dans le temps et la réalisation la plus poussée de ce qu'il a en puissance reçu de la Nature, de l'autre l'horizon qui prime chez Alberti est bien plus celui de la famille que celui de la communauté politique dans laquelle elle s'inscrit. Le dédain pour les mœurs politiques de son temps apparaît certes au grand jour dans le traité sur *La famille*, composé à l'âge de trente ans, alors que le souvenir des persécutions et de l'exil subis par les Alberti était encore cuisant. La cible de l'auteur est le comportement politique des Florentins qui à ses yeux s'inspirent constamment d'une conception partisane du pouvoir, ignorant tout sens supérieur de l'intérêt commun. Cette critique était sans aucun doute fondée, la paix intérieure instaurée par les Albizzi à Florence étant pour une bonne part plus apparente que réelle. Alberti condamne sévèrement l'exercice des offices publics, pratiqué à Florence dans l'intérêt de ceux qui les occupent beaucoup plus que dans celui de la communauté, comme si les tâches du gouvernement étaient la possession et le domaine propre de ceux qui en étaient investis et du régime qu'ils représentaient. C'était là un comportement politique très ancien, répandu depuis le XIIIe siècle dans les villes républicaines italiennes, à l'exception de Venise. Mais Alberti ne semble avoir prisé guère plus le type du gouvernement princier - à partir de celui qu'il connaissait le mieux : la Curie pontificale. Bien qu'il soit malaisé de déchiffrer l'allégorie qu'il en offre dans le *Momus*, il apparaît assez clairement qu'il a une estime fort limitée pour les seigneurs qui s'étaient emparés de plusieurs États de la Péninsule (même s'il se trouvait parmi eux des amis personnels). C'est seulement à la fin de sa vie, dans le *De iciarchia*, que son hostilité acerbe et son ironie s'estomperont pour faire place à une perspective plus sereine et confiante des rapports politiques.

Alberti n'était d'ailleurs pas le seul à s'insurger contre les mœurs politiques florentines et à prôner une sorte de « raison de famille » face à la « raison d'État », déjà implicite dans le comportement des différents régimes italiens. La méfiance envers l'État et envers ceux qui le régissaient n'était que l'autre face de la profonde solidarité qui liait les membres de chaque famille et, non moins, des groupes de familles aux intérêts convergents. La famille, en d'autres termes, apparaissait comme le rempart solide et rassurant qui justifiait le dévouement à la communauté de toutes ses composantes. Ce sentiment était sans doute particulièrement fort à Florence où les luttes partisans avaient été longues et farouches, mais il constituait certainement une donnée sociologique commune à la plupart des villes italiennes de l'époque. Puisque l'intérêt de la famille primait, il était courant que même dans l'exercice du négoce on s'associe autant que possible à ses proches parents et qu'à l'intérieur de la ville



on rehausse leur prestige soit dans les festivités collectives soit à travers la construction d'édifices marquants.

Dans la stratégie de la famille décrite par Alberti deux directions sont significatives, même si elles ne représentent pas des innovations véritables : le fort penchant vers la propriété rurale et le contact avec les Cours princières. Pendant une longue période, c'est-à-dire depuis au moins la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au XVII<sup>e</sup>, les bourgeois et marchands aisés italiens ont régulièrement recherché une installation à la campagne. Cette tendance Alberti ne fait que l'exalter et même l'idéaliser. Ce qui ne veut pas dire qu'à ses yeux, ni à ceux de ses concitoyens, la ville doit être délaissée et qu'on puisse se permettre de la désertir longtemps : la racine de la famille et de ses principales activités demeure urbaine. Mais il est bon de pouvoir échapper à l'enfermement des murailles citadines et aux tensions qui y règnent. La ferme et la propriété rurale ne sont pas seulement - ce qui n'est d'ailleurs pas secondaire pour l'époque - une base essentielle de l'approvisionnement alimentaire. Elles constituent une véritable résidence secondaire, avec un édifice réservé au maître, bien séparé de celui du paysan ou métayer. Pour beaucoup elles représentent même plus : un lieu de rencontre sociale et aussi, pour les plus riches, d'ostentation. Dans *La famille*, Alberti célèbre les charmes de la terre qui offre à son propriétaire des bénéfices meilleurs ou plus sûrs que ceux des trafics commerciaux, ainsi qu'un séjour délicieux qui mérite l'appellation de « paradis ». Dans le traité sur l'architecture il tracera et proposera pour la villa suburbaine des projets quasi princiers.

Si l'attachement à la terre constituait une caractéristique ancienne des bourgeoisies italiennes, sa mythisation, sa célébration lyrique étaient bien plus récentes et on les retrouvait chez Alberti, fortement exprimées. L'attraction des Cours et des pouvoirs princiers représentait aussi une tendance assez ancienne chez les hommes d'affaire internationaux de la Péninsule - pour les Florentins en particulier. Alberti s'est longuement étendu sur les tactiques les plus appropriées pour un marchand désireux de s'introduire dans les milieux princiers. Disons tout de suite que les bourgeois qu'il décrit occupés à ces délicates manœuvres gardent leur sens critique et leur quant à soi, sans aucunement se laisser prendre par la séduction nobiliaire. Ils sont conscients de l'intérêt qu'ils ont à se montrer attentifs aux besoins ou aux goûts des seigneurs, sachant fort bien qu'ils pourront obtenir en retour, et comme tout naturellement, des faveurs substantielles. Alberti va jusqu'à moduler ses suggestions et conseils suivant qu'il s'agit d'un souverain pontife ou de différentes qualités de princes : l'essentiel est toujours de saisir leurs faiblesses. La partie qui se joue ainsi est pratiquement entre égaux.

Il serait difficile d'affirmer que Léon-Baptiste Alberti n'a pas été du tout un courtisan. Non seulement il a dû suivre les papes pendant une trentaine d'années, mais il a été le familier d'autres princes. A Lionello d'Este, par

exemple, il a dédié son *Teogenio* ; pour les Malatesta de Rimini, il a restructuré une église en la transformant en mausolée. Surtout il a collaboré avec Ludovic Gonzague, qui l'a chargé d'édifier l'église Saint-Sébastien et de préparer un projet pour celle, plus monumentale, de Saint-André, au centre de Mantoue. Il a également été lié au Maître de Florence, Pierre de Médicis (1466-1469) et plus encore à son jeune fils, Laurent - qui sera appelé le Magnifique. En somme, il a pratiquement passé toute son existence au contact des milieux de la Cour de la Péninsule, sans jouir lui-même d'un rang social distingué. Toutefois, ses talents d'homme de lettres et d'artiste aussi bien que de savant lui ont valu une considération dont rarement un intellectuel de son temps a joui. Si dans le *Momus* il s'est moqué des milieux princiers à la manière des libertins (c'est-à-dire de façon tout à fait voilée et indirecte), dans un opuscule il présente favorablement le portrait d'un noble romain - Etienne Porcari - qui avait monté une conjuration contre le souverain pontife.

Très lucide et volontiers pessimiste, Alberti a fortement dénoncé la dégradation des mœurs politiques italiennes et - tout en rêvant d'un passé républicain où la patrie savait faire appel aux meilleurs - il s'est résigné à offrir à l'élite de ses contemporains les produits de ses talents exceptionnels. Il a pourtant par moments caressé l'espoir, ou l'illusion, que les hommes vraiment compétents et honnêtes seraient appelés aux côtés des responsables politiques et écoutés par eux. Il semble être resté toujours attaché à un mirage « civique » originaire, au spectacle idéal d'une ville libre où le mérite s'imposerait sur le plan public comme l'esprit de *masserizia* (de gestion avisée) dans les affaires privées. Cet attachement sentimental était fait pour l'inciter aux attitudes de refus et de révolte intérieure que nous avons évoquées. Mais d'un autre côté, désabusé, il a apparemment accepté, au moins en partie, la solution princière qui prévalait désormais presque partout sur l'échiquier italien. Ayant vécu les contradictions de son époque, il a lui-même adopté des attitudes contradictoires, sans renoncer toutefois à poursuivre l'image ou le rêve d'une société meilleure dont l'élite fût renouvelée grâce à l'avènement d'artistes, de savants, d'hommes de lettres, d'ingénieurs et d'architectes.

**Alberto TENENTI**

## BIBLIOGRAPHIE

Girolamo MANCINI, *Vita di Leon Battista Alberti*, Florence, 1911 ; Cecil GRAYSON, Leon Battista Alberti, dans *Dizionario biografico degli Italiani*, Rome, 1960, t. 1, p. 702-713 ; Luigi PASSERINI, *Gli Alberti di Firenze. Genealogia storia e documenti*, Florence, 1869-1870, 2 vol. ; Lauro MARTINES, *The Social World of the Florentine Humanists : 1390-1460*, Princeton, 1963 ; Paul Henri MICHEL, *Un idéal humain au XVe siècle. La pensée de Léon-Baptiste Alberti (1404-1472)*, Paris, 1930 ; Mario PETRINI, *L'uomo di Alberti* dans « Belfagor », IV (1951), p. 665-674 ; Eugenio GARIN, Leon Battista Alberti e il mondo dei morti, dans « Giornale critico della filosofia italiana », LII (LIV), 1973, p. 178-189 ; Alberto TENENTI, *Leon Battista Alberti*, Rome-Milan, 1966.

E. AUBEL, *Leon Battista Alberti e i libri della famiglia*, Città di Castello, 1913 ; Vittorio LUGLI, *I trattatisti della famiglia nel Quattrocento*, Bologne, 1909 ; Valeria BENETTI BRUNELLI, *Leon Battista Alberti e il rinnovamento pedagogico del Quattrocento*, Florence, 1925 ; Eugenio GARIN, *L'educazione umanistica in Italia*, Bari, 1949 ; Ruth LANG, *Leon Battista Alberti und die Sancta Masseritia*, Saint-Gall, 1938 ; Valeria BENETTI BRUNELLI, *Il rinnovamento della politica nel pensiero del secolo XV in Italia*, Turin, 1927.

Eugenio GARIN, *L'umanesimo italiano*, Bari 1952 ; Cecil GRAYSON, *The Humanism of Alberti*, dans « *Italian Studies* », 12 (1957) p. 37-56 ; Giovanni PONTE, *Leon Battista Alberti umanista e scrittore*, Gênes, 1981.

Marcello AURIGEMMA, *Leon Battista Alberti*, in *Letteratura italiana. I minori*, t. 1, Milan, 1961, p. 501-551 ; G. DOLCI, *Leon Battista Alberti*, dans « *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa* », XXIII (1911) ; R. SPONGANO, *La prosa letteraria del Quattrocento*, Florence, 1941 ; Marcello AURIGEMMA, *Aspetti della letteratura del primo Quattrocento*, Naples, s.d. ; Giovanni SANTINELLO, *Leon Battista Alberti : una visione estetica del mondo e della vita*, Florence, 1962 ; Francesco TATEO, *Alberti, Leonardo e la crisi dell'umanesimo*, Bari, 1971 ; Alberto TENENTI, *Le Momus dans l'œuvre de Léon-Baptiste Alberti*, dans « *Pensiero Politico* », VII (1974), p. 321-333 ; *Miscellanea di studi albertiani*, Gênes, 1975 ; *Actes du Convegno internazionale nel V centenario di Leon Battista Alberti*, Rome, 1972 ; Eugenio GARIN, *Filosofi italiani del '400*, Florence, 1942.

Anthony BLUNT, *Artistic Theory in Italy :1450-1600*, Oxford, 1956 ;  
Julius von SCHLOSSER, *La letteratura artistica*, Florence, 1956 ; Joan  
GADOL, *Leon Battista Alberti, Universal Man of the Early Renaissance*,  
Chicago-Londres, 1969 ; Françoise CHOAY, *La règle et le modèle : sur la  
théorie de l'architecture et l'urbanisme*, Paris, 1980.